

Le lendemain, les deux amis, qui ne devaient plus se séparer, parurent dans la fatale charrette, aussi calmes que la veille. Il y avait cependant dans l'expression de leur visage une différence remarquable : Roucher, plus âgé, et, il faut le dire, moins poète que Chénier, baissait la tête, et paraissait accablé d'une tristesse profonde : des liens réels l'attachaient à cette vie qu'il allait quitter ; et, dans l'abattement de ses traits, dans les larmes qui coulaient malgré lui de ses yeux, il était facile de voir qu'il pensait à sa femme et à ses enfants. André, dans toute la fleur d'un talent que le temps n'avait point encore développé, levait au ciel un regard inspiré ; ses idées se pressaient, s'enflammaient ; des torrents de poésie semblaient passer par son âme ; puis, comme accablé de ces richesses inutiles, et portant la main sur son front où rayonnaient de nobles pensées, il disait à ceux qui allaient mourir avec lui : "Eh quoi ! périr sitôt ! je sentais pourtant quelque chose là !" Le peuple vit passer le chariot, comme il en avait vu passer tant d'autres, dans un morne et stupide silence. Les uns regardaient ces victimes environnées de gardes comme un spectacle offert à leur curiosité ; les autres gémissaient en secret, mais toute leur indignation se cachait au fond de leur cœur. Dans les temps de révolution, les hommes ne songent qu'à leur propre sûreté, et la terreur, comme la peste, les rend égoïstes et cruels.

La voiture s'arrête enfin : elle était arrivée au lieu du supplice. André Chénier et son ami montent les premiers à l'échafaud, et les deux poètes donnent à leurs compagnons l'exemple du courage et de la résignation.

A. FILON.



LE GENIE DE L'HOMME.

Si grand et si petit, si faible et si puissant !

THOMAS.



Que l'homme est grand, messieurs, et que l'auteur de son être l'a élevé par son intelligence au-dessus de tous les ouvrages sortis de ses mains !

Il dompte toutes les puissances de la nature, il les maîtrise, il les réunit ou les sépare selon ses besoins et quelquefois selon ses caprices.

Roi de la terre, il la couvre à son gré de villes, de villages, de monu-

ments, d'arbres et de moissons ; il force tous les animaux de la cultiver pour lui, de reconnaître son empire, de le servir, de l'amuser ou de disparaître.

Roi de la mer, il se balance en riant sur ses abîmes ; il pose des digues à sa furie ; il pille ses trésors et il commande à ses vagues

écumantes de transporter au loin les produits de son industrie, ou de servir de route à ses découvertes.

Roi des éléments, le feu, l'air, la lumière, l'eau, esclaves dociles de sa volonté souveraine, se laissent emprisonner dans ces ateliers et ces manufactures, et même atteler à ces chars qu'ils entraînent, coursiers invisibles, aussi vite que la pensée.

Que de grandeur et de puissance dans un être fragile qui ne vit qu'un jour, et qui ne semble qu'un atome imperceptible au milieu de cet univers qu'il gouverne avec tant d'empire.

Mais cette créature si petite et si faible a reçu une âme intelligente raisonnable, elle est animée d'un souffle divin, et seule, entre toutes les autres, elle jouit de l'étonnant avantage de puiser la lumière au foyer de la lumière, et de briller de l'éclat de l'esprit au milieu des mondes qui ne brillent que des pâles reflets de la matière.

L'empire du monde lui a été donné, parce que son âme, plus grande que le monde, le mesure, l'admire, l'explique et le comprend.

La nature lui a été soumise parce qu'il sait pénétrer le merveilleux mécanisme de ses lois, découvrir ses plus impénétrables secrets et lui arracher tous les trésors qu'elle renferme dans son sein.

Placé à cette hauteur, l'homme devait y rencontrer une tentation périlleuse ; la tête pouvait lui tourner dans l'éblouissement de sa gloire ; il pouvait oublier le bienfaiteur adorable qui l'avait fait si grand, et s'admirer, s'adorer lui-même comme le principe et la source première de sa toute-puissance. Mais la bonté divine s'est hâtée de le secourir dans ce danger, en gravant dans son âme une loi de dépendance et d'infirmité originelle dont il est impossible à l'orgueil lui-même d'effacer jamais la céleste empreinte.

Ainsi, la nature a reçu l'ordre de ne lui livrer ses secrets et ses trésors que d'une main avare, l'un après l'autre, à la suite de pénibles travaux et de profondes méditations, pour lui faire sentir à chaque instant que si elle était obligée de se prêter à ses désirs, elle céderait moins à sa volonté qu'à ses fatigues, signe certain de sa dépendance.

Ainsi, point de progrès, point de conquêtes de l'homme qui ne soient en même temps une preuve sensible de sa puissance et de sa faiblesse, et qui ne portent le cachet indélébile de sa force et de son infirmité.

MONSIEUR FAYET.

OBSERVATION GENERALE.—Ce remarquable discours a été prononcé par Monseigneur FAYET, évêque d'Orléans, à l'inauguration du chemin de fer de Paris à Orléans, le 2 mai 1843.

